

REVIERE, S., 1996, *Memory of childhood trauma. A clinician's guide to the literature*, New York, Guilford Press.

Lorsqu'on explore la littérature sur les « souvenirs retrouvés » en matière d'abus sexuel, une chose frappe d'emblée : les auteurs chercheurs mettent en doute l'occurrence de tels souvenirs, tandis que les auteurs cliniciens y croient davantage.

Reviere offre ici aux cliniciens une revue de la littérature scientifique sur cette question.

Encore ici, la règle ne fait point défaut : même si son propos nous est livré dans un emballage des plus pondérés et des plus objectifs, il est évident qu'elle fait partie de ceux qui croient aux souvenirs retrouvés.

Le livre est préfacé par John Brière qui, en dépit de la même appartenance, tient un langage très prudent : tout est possible, « tout « souvenir retrouvé » en matière d'abus sexuel peut être tout à fait véridique, partiellement véridique, assez déformé, ou intentionnellement fabriqué », énumère-t-il philosophiquement (p. IX). Étrangement, il ne

parle ni de fabrication non intentionnelle, ni d'induction, ce qui montre déjà sa position théorique, sinon idéologique. La préface reste de bon ton, mais un tantinet paternaliste.

Reviere introduit son livre par différentes définitions de l'expérience traumatique. Ce texte ne manque pas d'intérêt, mais il ne mentionne aucunement les conceptions de Leonore Terr sur le trauma (par exemple, sa distinction entre l'événement unique et la situation qui perdure), alors qu'abondent par ailleurs les références à Terr, inconditionnelle du souvenir retrouvé.

Reviere entre ensuite dans les aspects théoriques du débat en mettant en scène Freud et Janet. Elle analyse minutieusement le concept psychanalytique du refoulement, et ne manque pas de mettre en relief la confusion freudienne et postfreudienne qui l'entoure. Elle soutient que ce concept n'a jamais reçu de définition claire et que le père de la psychanalyse lui-même n'est jamais parvenu à le considérer comme un mécanisme conscient, mi-conscient ou inconscient. Cette affirmation ne manque pas d'étonner puisque Freud a toujours bel et bien distingué deux processus différents sous les termes : *Unterdrückung* (« répression » consciente) et *Verdrängung* (refoulement inconscient). La confusion vient de certaines traductions anglaises qui appellent *repression* les deux phénomènes, là où dans d'autres textes le processus conscient est rendu par le terme *suppression*. Même si Reviere tente une exégèse assez élaborée pour retracer les mécanismes psychiques du processus *Verdrängung*, elle passe outre l'essentiel, me semble-t-il, en adoptant un point de vue strictement topique ou structural. Pour comprendre le refoulement dans la conception freudienne, on gagne à recourir plutôt aux perspectives économique et dynamique. Le refoulement n'est compréhensible qu'en admettant une déliaison entre le fantasme ou l'événement d'une part et son substrat émotionnel (énergétique ou cathexétique) d'autre part. Par cette opération inconsciente, la charge émotive survit en tant qu'angoisse non liée, tandis que le contenu du fantasme ou de l'événement comme tel, puisque complètement vidé de son cathexis ou de sa « charge », prend le maquis. Si Reviere avait retenu cette proposition freudienne, peut-être sa comparaison entre le concept et les théories neurophysiologiques eût-elle été plus facile à faire.

Reviere sait que la notion du refoulement est très difficilement vérifiable en laboratoire. Prudemment, elle occulte donc cette notion quand elle défend la thèse du « souvenir retrouvé ». Elle privilégie plutôt la notion de la « dissociation » proposée par Janet. Nettement moins controversée que le refoulement, cette notion reste plus rassurante bien

que l'auteure la compare néanmoins systématiquement au concept plus hypothétique du refoulement, comme on verra.

Se basant sur l'œuvre freudienne et sur celle de Janet, Reviere articule en effet toute une série de liens entre les deux concepts dont voici le survol. Premièrement, le refoulement (freudien) ne pourrait être opéré que par un « moi fort », tandis que la « dissociation » (janettienne) serait le fait d'un « moi faible ». Deuxièmement, les contenus refoulés subirait toutes sortes de transformations en attendant leur résurgence, tandis que les contenus dissociés resteraient intacts. Troisièmement, la personne ayant opéré une dissociation recouvrerait les contenus dissociés d'un coup, c'est-à-dire soudainement, tandis que l'individu qui a refoulé aurait besoin de beaucoup de temps pour retrouver le matériel occulté. Quatrièmement, le refoulement serait une scotomisation « horizontale », c'est-à-dire laissant le reste de la personnalité intacte, tandis que la dissociation serait une coupure verticale, c'est-à-dire grugeant l'identité de la personne tout entière. Ensuite, Reviere insinue que la dissociation, contrairement au refoulement, correspondrait à une prédisposition biopsychologique (répondant probablement à une stratégie évolutionniste). Enfin la dissociation serait efficace dans le cas d'un seul événement traumatique, tandis que le refoulement sied mieux aux traumas récurrents.

A tort ou à raison, j'achoppe à la plupart des propositions théoriques de Reviere. En admettant, pour l'instant, l'existence du refoulement, j'opposerais à ses points les arguments suivants.

D'abord, sa description du refoulement me paraît glisser entre « oubli inconscient », « oubli motivé » et « oubli conscient ». Déjà, sa première comparaison (celle du « moi fort » et du « moi faible ») n'a plus beaucoup de sens bien que, *grosso modo*, on puisse encore l'y suivre. Sa seconde comparaison (le degré de transformation du matériel refoulé par rapport au matériel dissocié), ne me paraît pas conforme à la conception freudienne. Freud n'a-t-il pas prétendu que « la destruction de Pompéi commence au moment de sa mise au jour ? ». Autrement dit, ce qui était enfoui par voie de refoulement reste absolument intact jusqu'au moment du « retour du refoulé » suite duquel se déclarent les transformations usuelles. (Sans que nous suivions Freud dans cette conception des choses, il faut néanmoins rendre à César ce qui appartient à César.) Lucidement d'ailleurs, les défenseurs des « souvenirs retrouvés » se réclament du refoulement pour cette raison précise : cette notion freudienne suppose intact le matériel refoulé, ce qui laisse entendre que le souvenir ressurgi est conforme à ce qui, jadis, s'est réellement produit !

En ce qui a trait à la troisième comparaison (la remontée soudaine du souvenir dans le cas de la dissociation contre le lent retour dans le cas du refoulement), on se demande où Reviere puise ses bases théoriques et *a fortiori* ses données empiriques. Il est vrai que Freud croyait ardu et lent le travail « archéologique » de la mise au jour, mais la plupart des auteurs œuvrant autour des « souvenirs retrouvés », dont d'ailleurs Terr, attribuent au matériel refoulé un retour subit et immédiat à la suite, par exemple, d'un stimulus sensoriel quelconque.

La quatrième comparaison (la coupure verticale contre l'horizontale) peut avoir du sens dans la mesure où la première comparaison en avait. Il s'agit néanmoins d'une « image » par trop topique pour faire justice à la complexité des stratégies de survie de l'être humain. Et cela vaut aussi pour les autres comparaisons de l'auteure.

Dans la partie du livre traitant des « schémas » et autres processus cognitifs, Reviere, de bon droit, fait la distinction entre la mémoire épisodique et la mémoire schématique (ou la « mémoire du scénario »). Il n'est pas utile ici d'élaborer sur l'interaction importante de ces deux « mémoires » ni sur leur impact sur le souvenir, puisque ce domaine est familier à quiconque étudie la mémoire. Toutefois, Reviere paraît faire un usage abusif de ces concepts pour prouver que les « souvenirs (oubliés) retrouvés » seraient plus fréquents qu'on ne le pense. Voici un résumé de sa démarche :

L'enfant retient difficilement les épisodes isolés et se construit par conséquent des schémas ou scénarii qui favorisent l'assimilation des événements dès lors intégrés dans une vision du monde continue et familière. Lorsqu'un événement se produit, l'information sera alors insérée dans un tout, cohérent, intelligible qui contribuera à l'édification progressive de son identité.

Toutefois, quand un trauma survient, l'information contenue dans cet événement ne s'intègre pas dans des schèmes en place puisque inintelligible et atypique. L'enfant échoue à lui donner un sens et, pour préserver les schèmes existants et, partant, son identité, il scotomise (refoule ou dissocie) l'information. C'est pourquoi, selon Reviere, l'enfant traumatisé « oubliera » l'événement pendant un plus ou moins long laps de temps.

Jusque-là l'analyse de Reviere est très intéressante, mais elle fait également problème. En effet, une foule de théories et d'observations systématiques expliquent les choses autrement. S'il est vrai que l'information ne s'intègre pas, elle pourrait d'autant mieux garder sa qualité de « corps étranger », et, dans cette qualité, elle risque d'être retenue

dans la mémoire. Nous utiliserions, paradoxalement, un terme de Terr pour illustrer ce processus : « burned in ». D'ailleurs, cette hypothèse correspond au savoir que la recherche a déjà constitué sur la solidité du souvenir : un événement qui ne s'intègre **pas** dans des scénarii existants sera plus facilement retenu dans sa singularité qu'un événement familier.

Plus loin, dans le chapitre sur la « vérité historique versus la vérité thérapeutique », Reviere en remet. Elle prétend que, non seulement l'information contenue dans un événement doit être intégrable dans les schémas en place, mais qu'elle doit être de surcroît racontable, sans quoi elle risque d'être dissociée. Que fait donc l'auteure du « secret » et de sa fonction capitale dans l'édification de l'identité et dans le sentiment d'exister? Un secret, par *définition*, n'est pas racontable sous peine de mettre en danger l'intégrité narcissique de son porteur. Or, ce qui n'est pas communicable peut se constituer plutôt en « secret » et, loin d'être scotomisé, refoulé ou dissocié, deviendra une condition du sentiment d'identité et, de ce fait, sera précieux.

Par ailleurs, l'idée que se fait Reviere d'un trauma n'est pas sans poser problème. Elle prend grand soin de souligner que tous les processus cognitifs sont bousillés dans le cas d'un abus sexuel à cause de l'aspect hautement traumatique de cette expérience. Elle appuiera donc là-dessus la plausibilité de « l'oubli », que ce soit par refoulement ou, plus facilement, par dissociation. Pourtant, la très grande majorité des abus sexuels sont perpétrés à l'intérieur de la famille ou par un autre proche. Cette situation débute par conséquent de façon banale ou anodine pour, graduellement, au fil d'une lente entreprise de séduction, prendre l'ampleur d'un abus sexuel. L'enfant ne soupçonne ni la gravité, ni l'impact de la situation et, ce qui plus est, y trouve quelquefois son compte. Dans beaucoup de cas, l'abus fera partie de la vie de l'enfant. Son caractère traumatique, plus souvent qu'autrement, ne sautera au visage de l'enfant qu'au moment du dévoilement. Comment, dès lors, concevoir la très grande majorité des situations d'abus sexuel comme des situations traumatiques susceptibles d'être dissociées? Comment, de surcroît, un événement récurrent, traumatique ou non, peut-il être dissocié si tant est que la dissociation joue lors d'événements singuliers à forte charge émotive?

Bref, tout cela incite à flairer le biais dans les propos de l'auteure non seulement en filigrane mais carrément, puisque tout est constamment interprété dans le sens de la plausibilité de l'oubli total, puis des souvenirs retrouvés. Dans ce sens, l'utilisation constante du terme « survivant » finit par agacer. On ne parle jamais de personnes ayant dévoilé,

s'étant souvenu, victimes de, etc. Tout abusé sexuel est un « survivant » - terme qui trahit une position idéologique bien familière.

Cela dit, l'ouvrage a ses bons moments. Certaines synthèses théoriques, tout en étant sobres, sont lumineuses. A ce titre, mentionnons plusieurs explications des processus cognitifs impliqués (p. 36), ou encore les conclusions de l'auteure sur « la vérité et la mémoire traumatique » (p. 105-106), ou certaines mises en garde quant à la thérapie des « survivants ».

Sur ce dernier point, cependant, se glissent quelques contradictions. Reviere préconise, dans un premier temps, un « focus » sur le trauma, qu'elle désigne par l'expression assez détestable de *trauma work*. Elle pense qu'il est probablement thérapeutique pour le « survivant » de voir ses souvenirs validés par le professionnel. Ailleurs, l'auteure, fort à propos me semble-t-il, recommande en revanche la plus grande prudence à l'égard de l'évocation des souvenirs ou de leur validation. Elle prône le respect aussi bien du silence que de la parole, même hésitante, même partielle. Voilà un point à souligner.

La dernière section du livre traite des avenues de la recherche. En bonne clinicienne, Reviere ne croit pas trop à la méthodologie scientifique conventionnelle en matière de sciences humaines - surtout là où il y a « trauma ». Elle ne manque donc pas de citer le critique bien connu Erderlyi : « il n'y a rien de sacro-saint ou final en matière de théories, que ce soit à propos du fonctionnement de l'esprit (théories psychologiques) ou que ce soit à propos de la manière dont l'esprit devrait tenter de comprendre la réalité (théories méthodologiques) ». Elle cite aussi Freud qui regardait, sourire en coin, les expérimentalistes tenter de prouver ce qu'il appelait l'« évidence même ». Sans doute que Freud et, longtemps après lui, Reviere ont oublié que ce qui paraît évident est quelquefois contraire à la vérité.

En somme, un livre qui prend trop résolument partie dans la controverse des « souvenirs retrouvés » pour être réellement précieux. Il plaira aux cliniciens et fera râler les chercheurs.

Hubert Van Gijsegem, Ph.D., Psychologue
Professeur titulaire, École de Psycho-Éducation,
Université de Montréal